

sembla donner le signal, il sentit-se réveiller ses instincts militaires, revint en France, redemanda et obtint du service. Il fut envoyé, avec son grade de sous-lieutenant, au 64^{ème} régiment de ligne, en garnison à Brest. Il s'y maria, et c'est à partir de cette époque que se développe, sans interruption, la carrière du futur Maréchal. C'est à partir de ce moment que date sa correspondance.

Dès les premières lettres on reconnaît, dans l'officier qui écrit à sa famille, l'homme jeune encore, mais qui a déjà connu le monde, qui y a vécu, qui a souffert et qui a réfléchi. Embrassant une période de vingt cinq années, les *Lettres du Maréchal de Saint-Arnaud* retracent, épisode par épisode, événement par événement, cette existence commencée en 1831 en qualité de sous-lieutenant d'infanterie, et terminée en 1854 comme Maréchal de France, sur le plus beau champ-de-bataille, et après la plus belle et la plus brillante des victoires.

Nulle part, l'homme ne se révèle comme dans la cause-intime du foyer domestique. C'est le sanctuaire où il se dépouille de ses inquiétudes, de ses émotions et de ses faux airs de la journée ; il y paraît sans fard et sans apprêt : là sont les coulisses de la vie humaine. Aussi, pour bien saisir les traits de votre personnage, ne le peignez pas à la Tribune ou sur le forum ; mais suivez-le dans les courts instants où il s'épanouit. Prenez place entre lui et ses enfants : remuez les tisons, fumez, jasez avec lui ; épiez-le dans ses gestes, dans sa voix, dans son expression, au milieu de sa famille : puis, jetez à la dérobée un croquis vrai et naturel de cette scène d'intérieur ; vous avez saisi l'homme. Madame de Sévigné, et après elle Madame de Staël ont dit de l'épître : " C'est le coin du feu des absents." Jamais on n'a vu la vérité de ce mot comme dans les *Lettres du Maréchal de Saint-Arnaud*.

En les lisant, vous voyez courir sous vos yeux, la plume qui, " la bride sur le cou, vous peint le cœur généreux, la bonne humeur, le coup d'œil profond et l'âme si patriotique du futur héros de l'Alma. Naturellement, et sans aucun effort d'imagination, vous vous trouvez assis ou étendu sous la tente du brillant sous-lieutenant, riant, devisant avec lui, des hommes et des choses. Il vous conte, " dans le tuyau de l'oreille," ses ambitions et ses espérances ; avec sa narration vous le suivez partout.

Au feu, vous vous enflamez de son ardeur et vous criez : *En avant !* avec lui, vous vous lancez dans la mêlée. Chargé d'une mission de confiance, vous vous intéressez à ses plans, qu'il vous trace en deux mots, et vous vous réjouissez du succès avec lui ; en embuscade, en piquet, vous plaisantez avec lui de la maladresse des balles qui n'osent l'entamer, vous maugréez contre la *Bédouinaïlle* qui se sauve ; plus vous le trouvez en proie à la maladie morale et physique qui le torture, plus vous admirez la " patience et la résignation " qu'il vous dit être son lot."

Le jeune officier possède à un degré éminent l'art de conter. Son style, plein de souplesse et de vivacité, est tout militaire ; il abonde en tours qui vous étonnent par leur fraîcheur et leur nouveauté. Thiers lui-même pourrait lui envier ses descriptions de bataille. L'un peint d'imagination, l'autre d'après nature (1).

Le Maréchal de Saint-Arnaud a eu, comme les autres hommes publics, ses biographes : ses *Lettres* sont la meilleure et la plus digne réponse aux faiseurs anonymes de ces sortes de pamphlets.

Les qualités qui distinguent le vainqueur de l'Alma sont nobles, dignes et chevaleresques. A chacune de ses lettres, on admire un amour passionné pour sa famille, son attachement à sa mère, son humanité pour ses soldats et le dévouement sans bornes qu'il porte à sa patrie.

Revenu d'une expédition le soir, dans sa tente, " quand il donne audience à ses pensées," sa femme et ses enfants chéris, sa mère bien aimée, son frère lui apparaissent, l'encouragent et il lève la tête contre la douleur physique et le découragement qui l'assaillent parfois. Dans toutes ses lettres, vous apercevez le cachet de son noble cœur. Au plus fort de la mêlée, dans le moment le plus critique de sa santé, il pense à ses enfants et il se jette tête baissée dans l'avenir. Ce souvenir est toujours présent à son esprit : " plus il se distinguera, plus il montera en grade, et plus le nom qu'il leur laissera sera riche, puissant et considéré."

Rien à son gré ne marche assez vite. D'une activité dévorante, il ne compte avec rien et avec personne. Il veut des grades et de la gloire pour ses enfants ; il aura l'un et l'autre ; il a confiance en lui, et il aime son métier.

Ceux qui ont lu quelque chose des campagnes d'Afrique, savent si ces campagnes étaient pénibles et laborieuses pour le soldat. La peste, les fièvres, le climat, faisaient pour la France, autant de victimes en Algérie, que les plus sanglantes batailles. On jetait des garnisons dans les places que désertait l'Arabe ; on s'entourait de murailles, on faisait des *razzias* les premières semaines, puis tout rentrait dans le silence.

Tout autour, le désert, un océan de sable rouge, pas un arbre, pas la moindre trace de végétation ; à l'horizon, quelques cavaliers Arabes qui disparaissaient comme le vent. Au milieu de tout cela, quelques amas de pierres, un cercle d'habitations, muettes comme la nature d'alentour, d'où s'échappaient quelques fantômes en uniforme français ; telles étaient les garnisons, ou plutôt les tombeaux de Médéah, Milihanah, Blidah, Tlemcen et Djuljelli. Aussi quelle joie, quand le soldat recevait l'ordre de faire des courses, des expéditions et d'aller mourir sur le champ de bataille ! Mais là encore, quelle guerre ! " Ici, écrivait le Maréchal, tout est en miniature, et il n'y a de grand que les fatigues, les privations, les maladies et les défenses. Mais la vraie guerre contre des masses, contre des manœuvres, rien qui y ressemble."

En effet, c'était la guerre de détail, la guerre de *guérillas*, la guerre contre une nation dépossédée, qui fait de chaque pli de terrain une embuscade pour couper une tête, ou fusiller un ennemi ; c'était, en un mot, une guerre où la mort se présentait sous mille faces, toutes moins glorieuses les unes que les autres, et la gloire, le plus rarement possible. Aussi les guerres d'Afrique ont-elles été le creuset où s'est formée cette *Pléiade* brillante de généraux, et ces troupes qui viennent d'étonner l'univers, sous les murs de Sébastopol.

On comprend donc avec quelle joie, quelle ivresse, après 20 années de cette vie, le Maréchal de Saint-Arnaud atteint le but de sa vie, le rêve de ses espérances, un grade qui fasse un nom et un avenir à ses enfants. Écoutons-le.

Orléansville, le 13 novembre 1847.

" Cher frère, les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; le télégraphe m'a appris avant hier, 11 novembre, que j'étais nommé Maréchal de camp."

11 novembre, précieuse éphéméride. Il y a dix ans que je recevais à Bone, la Croix de la Légion d'Honneur gagnée à Constantine.

" En 1837, je débarquais sur cette terre d'Afrique, triste, inconnu et lieutenant d'infanterie.

" En 1847, je suis heureux, connu, apprécié, maréchal de camp et Commandeur de la Légion d'Honneur ! Mon but est atteint, mes enfants ont un nom et une position, et moi, par la force des choses, même avec la paix, je serai Lieutenant général dans six ans.

" Maintenant, frère, nous pouvons rire à l'avenir qui nous sourit. En vérité je crois rêver. Tout cela m'est tombé, en 24 heures, comme une pluie d'or. Le 10, je me suis couché Colonel et triste ; le 11, les sceilles du télégraphe me réveil-

(1) Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire la description qu'il fait d'un des plus glorieux faits-d'armes des armées françaises en Afrique, l'assaut et la prise de Constantine, le 13 octobre 1837. Tome 1. page 122.